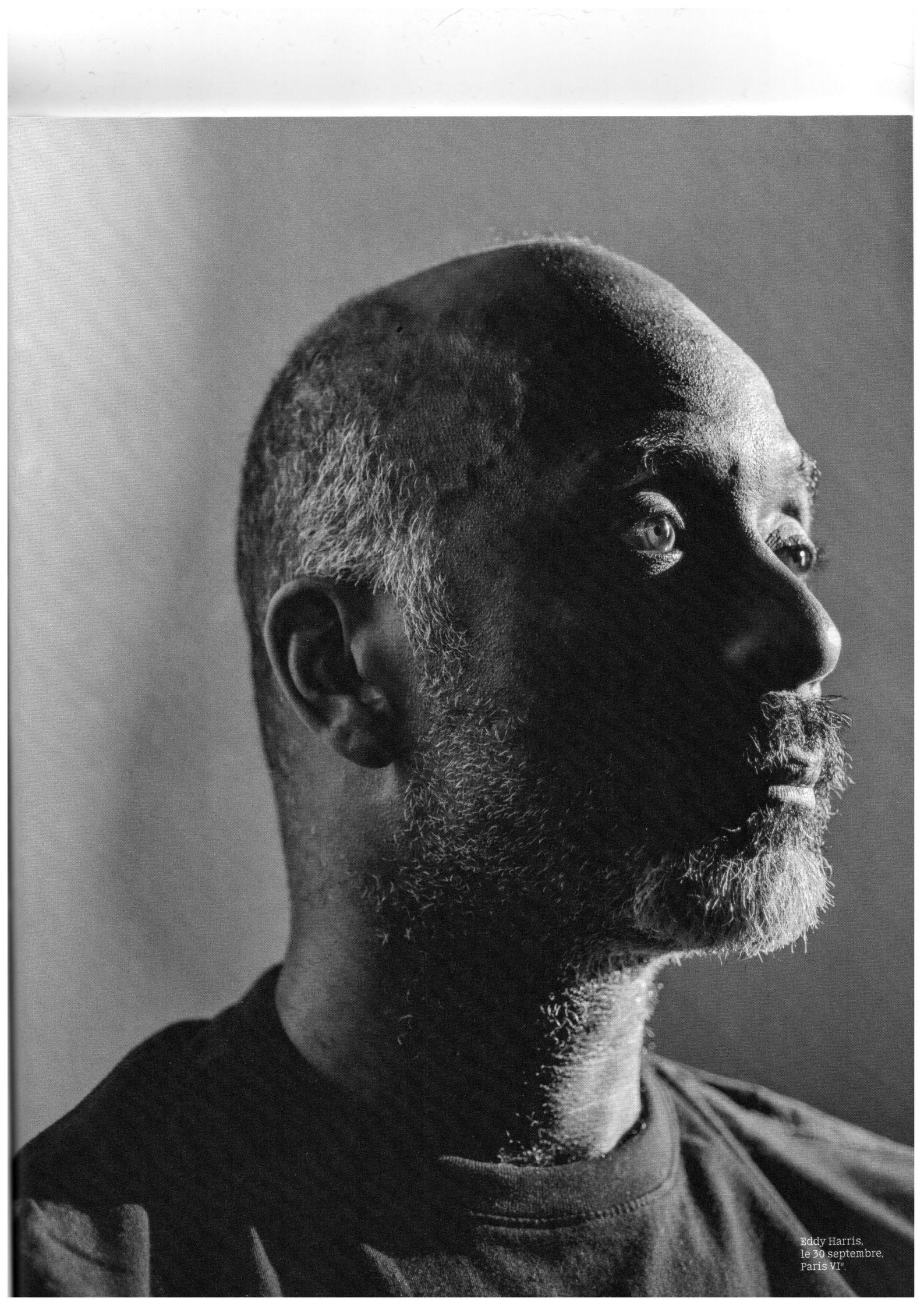


LA FRANCE AFRODISIAQUE

Dans le sillage de Chester Himes ou James Baldwin, les écrivains afro-américains **Eddy Harris** et **Jake Lamar** ont fait de l'Hexagone leur terre d'élection.

- Par **Raphaël Malkin** Photos **Yann Rabanier**

A l'écouter, on dirait un titi de faubourgs. Il dévore les liaisons et tout ce qui est petit devient « *p'tit* ». Il n'aime pas les villes et préfère parler de « *bleds* ». Il porte Paris et ses « *parigots* » dans son cœur. Et il n'hésite pas à se moquer de ceux d'en face, « *les Amerloques* ». Un vrai marlou à l'ancienne, gouailleur d'une France de comptoir un peu désuète, façon Gabin. Cliché impeccable. Seulement voilà, l'homme a tendance à mâcher sa gouaille. >>



Eddy Harris,
le 30 septembre,
Paris VI^e.

SONAR HEXAGONE



Jake Lamar,
le 30 septembre,
Paris XVIII^e.

>> L'argot est arrondi, balancé. C'est un « Amerloque » qui parle. Eddy Harris, grand gaillard qui porte le béret à l'envers, est né à Saint-Louis, Missouri. S'il parle comme un Parigot, c'est qu'il a depuis longtemps quitté Saint-Louis pour Paris. Trente ans qu'il est dans le coin. En plus d'être Américain et de vivre en France, Eddy Harris est noir et écrivain. Ce presque sexagénaire perpétue là une tradition initiée par de grandes figures de la littérature afro-américaine qui, au début des années 50, traversèrent l'Atlantique pour s'installer à Paris. Richard Wright, Chester Himes et, surtout, James Baldwin. À la fois compagnon de route de Malcolm X et de Martin Luther King, Baldwin (né à Harlem en 1924, mort à Saint-Paul-de-Vence en 1987) a sans nul doute été le chroniqueur le plus farouche de la lutte pour le mouvement des droits civiques, qu'il documenta dans un paquet de romans et de pamphlets. Et Baldwin avait fait de Paris un refuge, loin de cette étrange Amérique d'après-guerre dont il avait fui les réflexes ségrégationnistes et les façons de chasseurs de sorcières. Lorsque Eddy Harris s'est installé à Paris en 1981, le célèbre auteur d'*Harlem Quartet* a immédiatement surgi dans son esprit. « *J'ai débarqué dans un hôtel de la rue de Rivoli. Une p'tite chambre au troisième étage, avec une douche et des toilettes sur le palier, raconte-t-il. C'était un peu rude, mais je me suis dit pourquoi pas. Après tout, James Baldwin était arrivé comme ça aussi, sans argent, sans rien.* » Diplômé de la prestigieuse université californienne de Stanford, Eddy Harris vient, à l'époque, de plaquer son boulot de représentant en marketing pour IBM, trois semaines après avoir été engagé. « *La seule chose que je savais, c'est que je voulais vivre à Paris. Je devais traîner ce rêve depuis le lycée, au moment où j'ai appris le français.* » Il reste un temps dans sa mansarde puis repart aux États-Unis pour gagner un peu d'argent puis revient encore à Paris, enchaînant les allers-retours au cours des années 80. Il écrit son premier roman, *Mississippi Solo*, aux États-Unis, mais lorsqu'on lui demande où s'ancre sa machine à écrire, il ne marque aucune hésitation. Paris. « *Dès le départ, ça a été mon chez-moi* », tonne-t-il. Trop fauché pour prendre le bus, il trace dans les rues, explore les quartiers de sa nouvelle terre, avec en tête quelques paragraphes du *Paris est une fête* d'Ernest Hemingway. Il aime

“LA DISTANCE M'A AIDÉ À ÉCRIRE SUR MON PAYS.”

- Jake Lamar

Montmartre et Montparnasse, se trouve des habitudes charmantes chez le boulanger et le charcutier, adore leurs bavardages, se met à parler comme eux. « *Je me suis aussi très vite déniché un bon café, comme Richard Wright avec Le Tournon. Je trouvais tout ça romantique. Ça me donnait envie d'être un écrivain à Paris.* »

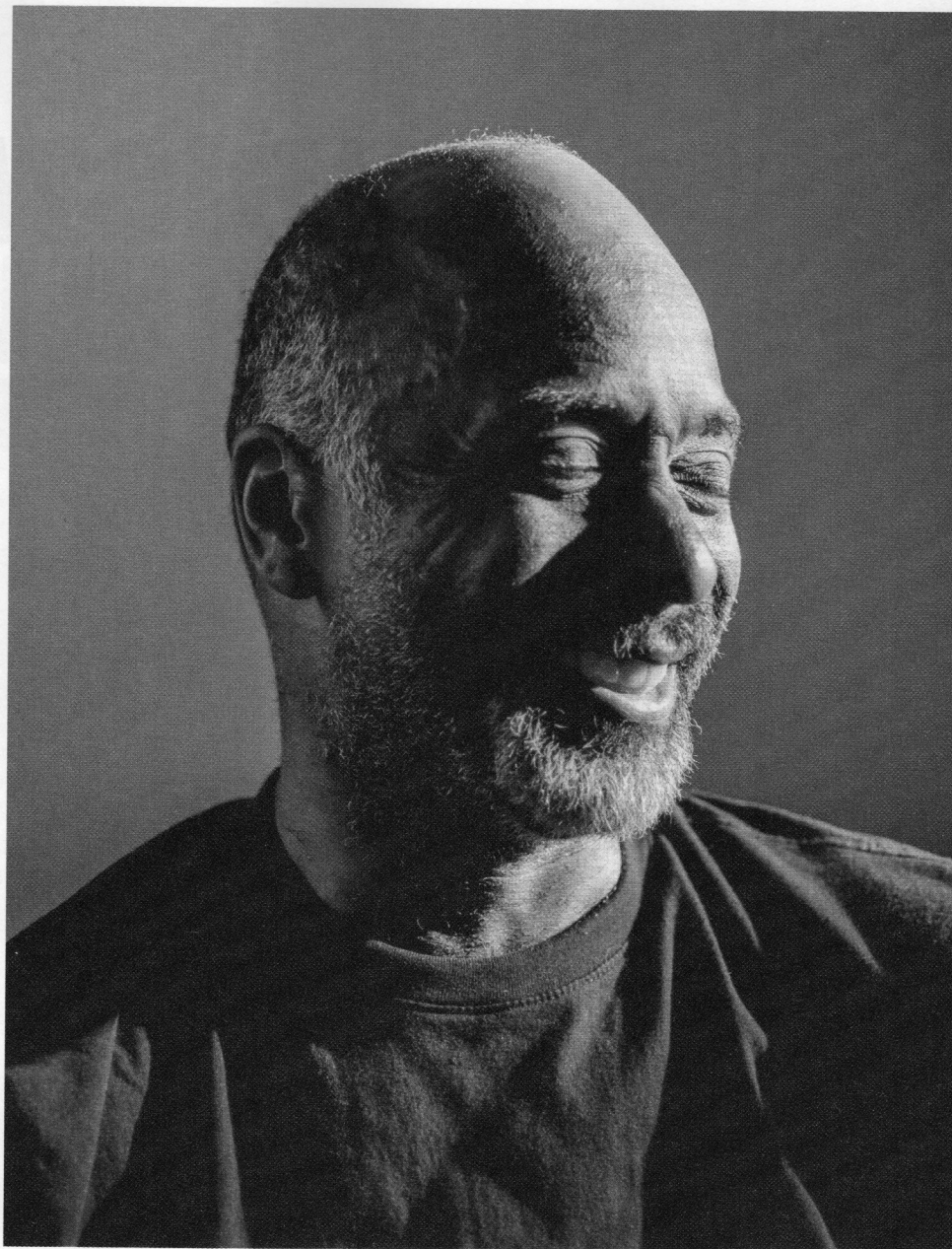
SUR LES TRACES DE BALDWIN

Jake Lamar, aussi, voulait devenir écrivain à Paris. C'est à Vincennes, qu'il a d'abord atterri. « *Là-bas, j'ai rejoint un ami qui étudiait à la fac. Il était 9 heures du matin et nous nous sommes installés dans un bistrot, La Prévoyance. Au bar, un type buvait un Calvados. Fantastique !* », s'enthousiasme encore, d'un français parfois mâtiné de quelques anglicismes, ce New-Yorkais du Bronx aux airs d'ourson. C'était en 1993. Jake Lamar, 32 ans cette année-là, vient de publier un premier ouvrage⁽¹⁾ aux États-Unis, un récit autobiographique pour lequel il a obtenu un prix et un chèque. Quelques milliers de dollars qu'il s'est empressé d'investir dans un déménagement outre-Atlantique. Et peu importent les mises en garde de son agent littéraire qui avertit que l'intelligentsia new-yorkaise l'oubliera vite. Peut-être plus encore qu'Eddy Harris, Lamar fantasme l'épopée de James Baldwin, icône de sa jeunesse, entre le ghetto de briques du Bronx et le campus patiné d'Harvard. « *Ses livres m'ont bouleversé. Je voulais vivre la même aventure que lui.* » Installé dans le XVIII^e arrondissement, sur le flanc sud de Montmartre, il se met donc à faire l'écrivain américain à Paris. Et livre un polar sur l'Amérique dans lequel il tente de détricoter les fils racistes de sa société natale. « *Je crois que la distance m'a aidé à écrire sur mon pays, fait-il remarquer aujourd'hui. Je me suis rendu compte à quel point* » >>

» *les États-Unis étaient régis par les vestiges d'un système de caste, par le poids de l'esclavage.* » En France, à Paris, Jake Lamar se découvre une nouvelle identité, comme James Baldwin à son époque. Jusque-là, il est noir en premier. Voilà qu'il devient prioritairement américain. *« Je me suis fait contrôler plusieurs fois, mais à chaque fois que j'ai montré mon passeport, j'obtenais une sorte de laissez-passer de facto. Comme si le fait que je sois Américain me lavait de tout soupçon »,* détaille-t-il. *« En France, nous ne sommes plus des noirs. Ce qui prévaut en nous, c'est l'Amérique,* résume Eddy Harris qui a vécu la même épiphanie étrange. *La culture semble plus compter que la couleur. Les Français paraissent fascinés. Moi, j'ai eu affaire à un flic normand qui voulait presque devenir mon meilleur ami.* » Ils se disent libérés d'une tension quotidienne liée au racisme congénital de certains, à la brutalité de quelques policiers. Du coup, l'Hexagone, *« même s'il y a aussi des problèmes avec les noirs »,* prend des allures d'Eden. Jake Lamar : *« J'ai trouvé en France une sérénité que je n'avais jamais connue auparavant. »* *« Je n'ai aucun regret d'être parti »,* dit de son côté Eddy Harris, qui s'est définitivement installé en France en 1999.

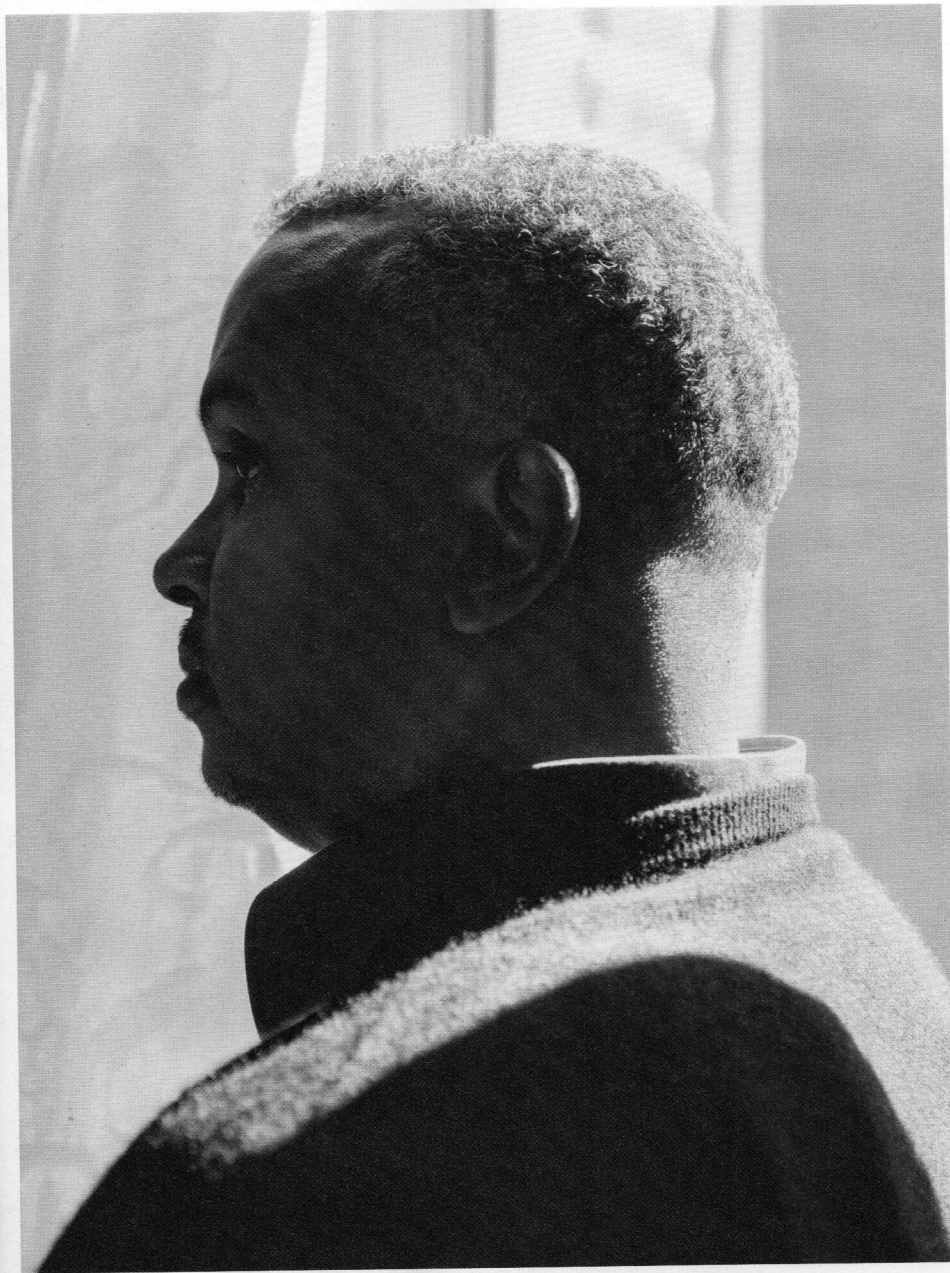
DANS LES BAS-FONDS DU XVIII^e

Les deux auteurs ont attendu longtemps avant de s'emparer de la France sur le papier. Jake Lamar s'y est mis après avoir publié son quatrième livre. *« Cela faisait plus de dix ans que j'habitais à Paris. J'ai commencé à écrire lorsque j'ai considéré que je connaissais suffisamment la ville. Ça m'énerve de lire parfois des journalistes américains qui débarquent ici un jour et pensent tout savoir d'un coup. Je lis de vraies conneries, parfois ! »* Son cinquième livre, *Rendez-vous dans le 18^e,* une pérégrination en forme de polar dans les bas-fonds de son quartier d'adoption, est sorti en 2005. *« Je voulais écrire sur un Paris que les Américains ne connaissaient pas, loin du Montparnasse d'Hemingway, avance Jake Lamar. J'avais envie de parler du Paris coloré, de ses quartiers populaires, avec ces gens de toutes origines. »* Par endroits, le livre trahit le prisme américain de son auteur, comme cette manie d'expliquer avec force détails le fonctionnement des codes digitaux à l'entrée des immeubles.



« Ça n'existe pas aux États-Unis, c'était un réflexe d'en parler ainsi ! », s'amuse Lamar. D'abord édité aux États-Unis, *Rendez-vous dans le 18^e* a ensuite été traduit en français et publié aux éditions Rivages. Grande fierté pour l'écrivain : *« J'avais le sentiment d'être un vrai résident. Je n'étais plus un Américain à Paris. »* De son côté, Eddy Harris a abordé le décor multiculturel de sa ville d'adoption dans un livre uniquement édité en France, *Paris en Noir et Black,* en 2009. Mais à l'heure de détailler enfin son Paris, l'auteur n'y était plus. C'est dans une bâtisse aux toits de tuiles, nichée dans le creux d'un vallon charentais, qu'Eddy Harris s'est mis à l'ouvrage. *« Paris était devenu trop cher, j'ai décidé de vivre à la campagne. »*

Il voulait s'installer dans un *« p'tit bled tranquille »,* voisin d'une ville qui vit et non loin d'une gare qui puisse le ramener à tous moments à ses amours parisiens. Il a débarqué à Pranzac, mille habitants à la louche, à quelques encablures d'Angoulême. *« Là-bas, les gens savaient que j'étais américain, mais pas que j'étais noir. Lorsqu'ils m'ont vu arriver, ça a été une vraie surprise pour eux. Bang dans les yeux ! Mais quand le camion de déménagement est arrivé avec mes affaires, les hommes sont sortis du bar, tous les gens m'ont aidé. »* En Charente, Eddy Harris a retrouvé quelque chose du Missouri où il a grandi, le grand air, les mêmes collines rebondies, le bruit des blés battus par les vents. Il y réside toujours et a décrété



DES MUSICIENS AU DIAPASON

Dans les années 50, Baldwin et consorts ne furent pas les seuls afro-américains à fuir l'Amérique ségrégationniste pour rejoindre Paris. Les jazzmen Sidney Bechet, Lucky Thompson ou bien Lester Young et Johnny Griffin vinrent s'entasser avec joie dans les caves de la rive gauche et contribuèrent à faire du quartier Saint-Germain, la deuxième capitale mondiale du swing après New York. Des transfuges s'opèrent encore. Beat Assailant, par exemple. Ce rappeur débarqué à Paris au début des années 2000 en provenance d'Atlanta, s'est notamment fait connaître grâce au titre *Hard Twelve*, boogie à l'infusion cuivrée. Le slameur Mike Ladd, arrivé du Massachusetts il y a une dizaine d'années, collabore aujourd'hui régulièrement avec bon nombre d'artistes français. Récemment, c'est le rappeur Yasiin Bey, anciennement Mos Def, figure de l'indé brooklynite, qui s'est installé en ville.

unilatéralement qu'il s'agissait « du plus bel endroit de France ». Jake Lamar, lui, vit dans un appartement installé sur les contreforts montmartrois, avec sa femme comédienne-chanteuse Dorli, au milieu d'étagères dégoulinantes de reliures, en anglais et français. Il y a écrit en 2010 un deuxième polar parisien, *les Fantômes de Saint-Michel*. Depuis qu'Obama est président, on lui demande souvent s'il ne veut pas rentrer au pays. Sa réponse est catégorique et définitive. Non. « Je suis très bien installé à Paris. Je n'ai rien à faire aux États-Unis. » Surtout, il se sent reconnu sur les bords de Seine : « Ce que j'aime ici, c'est le respect accordé aux artistes, quel que soit leur statut. Aux États-Unis, ce qui compte c'est d'être un artiste célèbre et riche. Sinon, on n'est rien. Ici, c'est le métier qui est respecté. » Il retourne très peu aux États-Unis, une fois tous les deux ans, pour des occasions particulières, comme le mariage de son frère récemment. Il préfère explorer la France, dit-il, louer un gîte, marcher en montagne. Ces dernières saisons, il apprécie l'air de Perpignan et de ses environs. Pour autant, loin de lui l'idée de renier ses racines. Il reste un Américain fier de son sang. « Disons simplement que je suis un expatrié. J'ai fait le choix de m'installer ailleurs. »

LA CHARENTE, TERRE PROMISE

A contrario, Eddy Harris rentre très régulièrement aux États-Unis, plusieurs fois par an. Ces temps-ci, il y va surtout pour le travail. Il planche sur un documentaire consacré au Mississippi qu'il a récemment remonté jusqu'à sa gueule béante, à la Nouvelle-Orléans. Après le film, en cours de production, il racontera son expérience dans un livre. Depuis la Charente. Eddy Harris ne se voit pas comme un expatrié, plutôt comme un immigré. « Un vrai Français, même ! », et tant pis pour le refus de naturalisation essuyé il y a quelques années. « Il n'y a pas d'idée de retour, je suis venu pour construire quelque chose et je pense que j'ai plutôt bien réussi. Cette nouvelle vie me plaît. J'ai encore mangé un confit de canard il y a peu. Là, je me sens français comme jamais ! » Pourrait-il écrire sur les voisins de sa province, comme il l'a fait avec Paris ? « Ça non, marque Harris. Mon bled, ce n'est pas un parc zoologique. C'est juste mon bled. » ◆

(1) Confessions d'un fils modèle chez Payot.